

Place aux livres

Numéro 80, hiver 2005

Une bonne et heureuse... Le jour de l'An

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/915ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

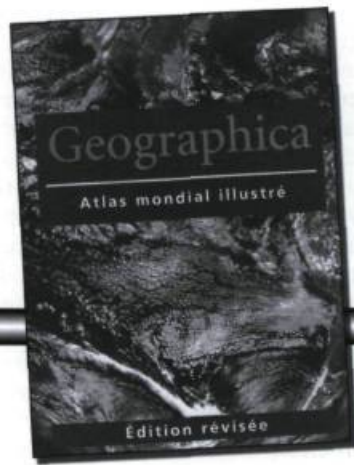
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (80), 40–44.

Gordon Cheers, Ray Hudson et al. (dir.). *Geographica. Atlas mondial illustré*. Édition révisée. [Paris], Könemann, 2003 (1999 pour l'édition originale anglaise), 615 p.



Cet imposant atlas physique et culturel pourra assurément servir de référence à bon nombre de non-géographes et de jeunes lecteurs, par sa grande clarté et son aspect exhaustif. Ce livre étoffé reprend le *Geographica : The Complete Illustrated Atlas of the World*, initialement publié en Australie par Random House, en 1999. Une version américaine (sous la direction de Tom McKnight) a aussi été publiée par Barnes & Noble, en 2001. Comme tout bon atlas, *Geographica* présente les cinq continents, en commençant toutefois par l'Océanie. Plus qu'une simple sommation de cartes et de drapeaux, cet ouvrage contient de nombreux textes et une multitude de photographies récentes pour chacun des 192 pays membres de l'Organisation des Nations unies. En plus de ces États reconnus, on identifie 65 territoires à statut particulier et souvent minuscules, comme les îles de la mer de Corail, formant une zone inhabitée de 3 km carrés se trouvant au large de l'Australie, ou encore l'atoll Palmyre, autre zone inhabitée sous la dépendance des États-Unis, située au sud de Hawaï et regroupant une cinquantaine d'îlots (p. 126). L'inclusion de ces régions méconnues ajoute à l'intérêt de cet atlas en permettant des découvertes étonnantes et insoupçonnées.

L'ouvrage se subdivise en trois parties principales. Après une introduction portant sur les mutations récentes de l'Europe de l'Est, la première partie centrée sur la géographie physique fournit des repères sur les origines de l'univers, le système solaire, l'exploration de l'espace et le système biophysique de la Terre, en expliquant par exemple le déplacement des plaques tectoniques et plus loin le cycle de

l'eau. Faisant transition vers la géographie humaine, la deuxième partie de l'atlas regroupe des éléments historiques et anthropologiques sur la préhistoire, les religions, les premières migrations, les grandes explorations, l'industrialisation, en tenant également compte de la création des organisations internationales et des effets de la globalisation. Une précieuse chronologie (p. 86-97), débutant il y a cinq millions d'années pour se clore en 2003, conclut cette deuxième partie.

La troisième partie couvre l'essentiel de l'ouvrage et contient l'atlas proprement dit, avec des cartes physiques et politiques (p. 98-479). Les continents sont présentés successivement, les pays y étant décrits individuellement, à raison d'une colonne de texte et de statistiques pour chacun. On y mentionne notamment le statut particulier de Chypre, de la bande de Gaza (p. 192); mais les frontières du Tibet ne semblent pas exister sur certaines cartes de la Chine (p. 158) alors qu'elles sont clairement indiquées ailleurs (p. 212 et 214).

Considérant la raison d'être de notre revue, le présent commentaire quant à cet atlas mondial se concentrera sur les aspects historiques touchant le Québec. Le Canada y est décrit en deux pleines pages distinctes, au sein de la section sur l'Amérique du Nord, qui comprend ici les États-Unis, des possessions comme les Bermudes, le Groenland, les îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon, mais aussi l'île de Jan Mayen, territoire norvégien inhabité situé dans l'Océan arctique (p. 389). Le Mexique et les Antilles occupent un espace particulier dans ce découpage, localisés à l'intérieur de l'Amérique centrale.

La présentation du Canada reste assez sommaire et conforme à l'histoire officielle. La chronologie canadienne en 25 points relatant même les premières migrations (ayant eu lieu entre 35 000 et 12 000 avant notre ère) fait peu état de l'histoire du Québec; cette chronologie ne mentionne ni la défaite de 1759, ni le traité de Paris de 1763, bien que le texte y fasse indirectement allusion (p. 380). En seulement quelques mots, l'année 1982 est présentée comme étant celle du rapatriement de la constitution, mais on ne mentionne pas que celui-ci s'est fait dans un climat de crise, sans l'approbation du Québec. Une coquille subsiste dans le titre en caractères gras des statistiques canadiennes : «aCanada» (*sic*) (p. 380).

On pourra sourire en lisant la conclusion de l'article sur le Canada, qui semble avoir été écrite il y a 25 ans : «La question du Québec et la possibilité d'une scission de la confédération ont également entamé

la confiance des investisseurs» (p. 381). Sur la même page (et dans le même esprit), on identifie le Québec comme étant «le problème politique majeur du Canada» (p. 381). Signalons en outre une inexactitude dans la présentation d'une légende de la photo de la p. 100 : celle-ci fait référence à une photo du Canada devant apparaître sur la page précédente; en réalité, on y voit un paysage rural de Chine (p. 98-99), alors que la photo présentant les montagnes Rocheuses de l'Ouest canadien se trouve en fait en p. 101. Aucune photo de la section canadienne ne montre le Québec. Un dernier chapitre de l'ouvrage décrit les régions polaires et les océans. L'index monumental occupant la quatrième partie fait plus de 130 pages (p. 482-615).

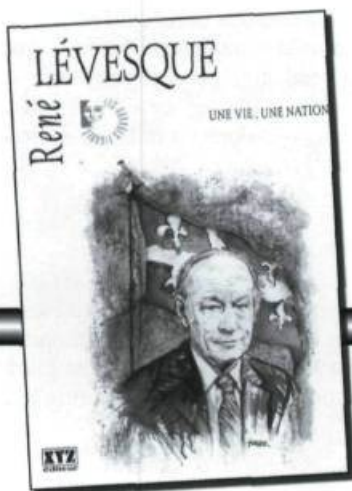
Malgré ses quelques imperfections, ce nouvel *Atlas mondial illustré* impose le respect par son ampleur, son impeccable travail d'édition et sa grande quantité de renseignements. Toutes les cartes sont traduites en français. On apprend énormément sur les autres continents et sur une multitude de contrées aux statuts particuliers.

Yves Laberge



Marguerite Paulin. *René Lévesque. Une vie, une nation*. Montréal, XYZ éditeur, 2003, 165 p. + ill. (Coll. «Les grandes figures», 39)

Cigarette entre les doigts, l'homme prononce, d'une voix éraillée et dans un phrasé nerveux, des paroles qui marqueront l'histoire et l'imaginaire politique du Québec. Ce petit livre, publié dans la collection *Les grandes figures*, retrace le destin unique de René Lévesque (1922-1987), porte-étendard de la prise en charge du sentiment d'appartenance et de l'éveil d'une conscience nationale du peuple québécois. L'auteure se livre ici au défi de condenser et de vulgariser une existence où il faut disposer les moments importants d'une vie tout en opérant un certain nombre de choix, inéluctable obligation. Marguerite Paulin n'en est pas à sa première expérience dans cette aventure, elle a déjà signé dans la même collection les récits biographiques de Félix Leclerc, de Louis-Joseph Papineau et de Maurice Duplessis. Mais pourquoi une autre biographie de René Lévesque? D'abord, la collection ne pouvait passer à côté de cet homme. Et comme plus d'un peintre peut détailler un même personnage, il en va de



même pour le biographe qui transmet sa vision personnelle d'un être exceptionnel.

L'histoire s'ouvre avec le chimérique soir du 20 mai 1980, au Centre Paul-Sauvé à Montréal. Telle la mémoire qui sélectionne et remet en surface les moments importants, l'auteure explore à travers la vie de cette personne les événements marquants de l'histoire, où l'homme fut témoin, puis acteur de ce passé pas si lointain. Elle se promène de la Seconde Guerre mondiale, où le jeune correspondant de l'armée américaine entre dans le camp de concentration de Dachau, jusqu'à son image médiatique résultant de son émission *Point de mire*. Ensuite, René Lévesque fait son entrée en politique avec l'équipe du tonnerre du Parti libéral sous Jean Lesage, c'est la Révolution tranquille et la nationalisation de l'électricité, puis les premières bombes du FLQ et la nomination de Pierre Bourgault au RIN. Lévesque démissionne du Parti libéral et fonde le Mouvement souveraineté-association alors que le général Charles de Gaulle lance «Vive le Québec libre!» et que naît le Parti québécois. Ainsi, l'homme génère, avec le temps et la persévérance, le héros. De cet individu de conviction et grand rassembleur qui ne veut déplaire, l'auteure expose les relations tumultueuses, tant sur le plan politique face à Pierre Elliott Trudeau, le frère ennemi commettant le coup de Jarnac, qu'au sein de son propre parti avec des différences d'opinions avec Jacques Parizeau ou de visions avec Pierre Bourgault. Elle relate aussi le cas des Yvette, insufflé par Lise Payette, et les circonstances accablantes qui accusent Claude Charron ainsi que Claude Morin. De même, elle aborde le plan personnel, avec son accident d'automobile causant la mort, son divorce et sa réputation de coureur de jupons...

L'œuvre politique et sociale d'un homme qui fut jadis premier ministre du Québec est ici rapaillée dans un bref survol qui, accompagné de photos d'archives, d'une chronologie et d'une bibliographie, donne le ton à une vie consacrée à faire du Québec un pays pour les Québécois.

Pascal Huot



Laurent Gerra, Achdé, d'après Morris. *Lucky Luke, La Belle Province*. Paris/Bruxelles, Lucky Comics, Dargaud, 2004, 46 p.

C'est l'événement de la rentrée en France cet automne et qui sera présenté en primeur lors de la Buchmesse de Francfort : la sortie d'une bande dessinée, la 72^e histoire des aventures de Lucky Luke. Cette bande dessinée est d'autant plus importante que c'est la première à paraître depuis la mort du créateur de Lucky Luke, le Belge Morris (1923-2001). La chanson (avec des personnages comme Céline, son mari René [Angélil], Robert Lindberg) et l'alimentation (poutine, haricot au lard) sont à l'honneur. De cette façon, le scénariste et humoriste Laurent Gerra met en relief les stéréotypes du Québec. Il va même jusqu'à faire allusion à des chansons comme *La plainte du phoque en Alaska* (p. 8), *Je reviendrai à Montréal* (p. 46), *Ordinaire* (p. 41). Plutôt que de traquer Brad Carpett, Luke préfère suivre l'amour de Jolly Jumper rencontrée lors d'un rodéo, Province, une jolie jument dont le propriétaire se nomme Mario Bombardier, faisant allusion à la célèbre compagnie fondée par Joseph-Armand Bombardier. C'est donc dans la Belle Province que Luke part à la recherche de la jument, mais il tombe aux mains d'un banquier louche et pervers, le riche Américain Dean Mac Habann qui veut détourner le projet de réseau ferroviaire de Louis-Adélard Sénacal en s'appropriant l'ensemble du pays. Les allusions historiques sont nombreuses bien que parfois approximatives (usage du drapeau québécois dans un récit que l'on situe au XIX^e siècle, diffusion du français en Amérique du Nord limitée à l'Acadie et à la Louisiane (p. 4), la notion de Canadien français qui apparaît au moment de l'Acte d'union (p. 5). De plus, la bande dessinée vulgarise l'histoire de la colonisation en présentant la mission de Jacques Cartier comme une conquête linguistique au détriment des motifs historiques réels (recherche d'une voie mari-

time conduisant vers l'Est). Bref, si la toile de fond historique mérite quelques nuances, il n'en demeure pas moins que le Québec s'est trouvé un outil de promotion exceptionnel. À cet égard, les québécismes sont nombreux : tabernac (p. 6), police montée (p. 15), maringouin (p. 29), érablière (p. 16) et cabane à sucre (p. 19). On y cite maintes fois la devise du Québec : «Je me souviens». Mais afin de ne pas perdre le lectorat français, le scénariste a aussi inclus des personnages comme Bernard Henry Lévy-Strauss (p. 10), dont le nom est un heureux mélange emprunté au philosophe et à l'anthropologue, Jean Pierre Gauthier (p. 14) inspiré du nom du couturier, puis les centres commerciaux Leclerc en faisant allusion au chansonnier (p. 23). D'ailleurs, *Le p'tit bonheur* sert de nom à un hôtel rasé par Mac Habann, qui repart en chantant la chanson de Félix Leclerc. Rarement aura-t-on vu autant de références à la chanson dans une bande dessinée de Lucky Luke, ce qui n'est certes pas sans refléter l'importance médiatique de cette dernière en France. Étonnant que Linda Lemay n'y figure pas. Étonnant aussi qu'une bande dessinée destinée surtout aux jeunes parle d'artistes qui sont peu connus de nos jours. Mais n'enlevons pas tout le crédit à cette bande dessinée qui, tout en versant dans le cliché des poutines qui volent bas dans les saloons au moment des chicanes (une coutume locale), sait susciter l'intérêt du lecteur pour une jument qui séduit à chacun de ses pas... Cet humour témoigne d'une connaissance certaine de la France comme du Québec, voire même de la Belgique, dont l'entartrage pourrait constituer un des stéréotypes récents (p. 10). Bref, un coup de crayon d'Aché qui remplace avec brio celui de Morris, un Jolly Jumper convaincant et un Lucky Luke orné de son chapeau blanc et de son foulard rouge toujours aussi vertueux se délestant quelque temps des inimitables frères Dalton.

Jean-Nicolas de Surmont



Heiko Wittenborn. *Nunavik, Québec arctique*. Québec, Les Publications du Québec, 2003, 175 p. + ill. coul. (Coll. «Coins de pays», 2)

«Une expédition au nord du Nord... dans le confort de votre salon!», telle est l'offre à laquelle nous convie ce livre. Avec ces photographies à la qualité d'impression remarquable, le défi est d'éveiller des

images fortes qui se gravent dans la mémoire. Ici, le travail et le talent de Heiko Wittenborn, au cœur de cet immense territoire, réussissent à faire rêver aux grands espaces de la toundra québécoise. Ce milieu dénudé, où la vastitude d'un blanc pur confronte le regard au ciel immense dont les couchers de soleil déploient leurs couleurs flamboyantes colorant la nature sauvage d'or et de mauves, peut paraître inoccupé, mais le photographe, qui a commencé à parcourir le Nunavik, en 1994, permet d'y scruter de plus près et d'y découvrir une vie riche et résistante.



L'artiste sillonne cette contrée, située au nord du 55° parallèle, endroit où la nature désertique règne en maître et soumet toute chose. Le photographe fixe l'instant sur images pour présenter ces interstices temporels tels que ce spectacle des aurores boréales, dont une légende inuit établit les *arsaniit* (aurores boréales) comme les esprits du ciel qui jouent dans la noirceur glaciale de l'hiver; ou ce phénomène qu'incarne la migration des hardes de caribous du Québec; ou ce *tuktuk* (caribou) mâle photographié en train de perdre le velours de son panache à l'automne... Mais l'auteur présente également l'Homme qui cohabite avec l'espace, l'Inuit qui guette le phoque par un trou pratiqué dans la glace, refaisant les mêmes gestes que ses ancêtres; ou la construction de l'*igluq* (igloo), qui sert maintenant d'abri temporaire sur les territoires de chasse; ou le symbole de l'Arctique, l'*inuksuk*, qui signifie «à l'image de l'homme», omniprésent monument de pierre qui sert de point de repère, guide bien visible, témoin d'un passage.

Un texte de présentation de Lisa Koperqualuk dresse également un bilan synthétique de l'histoire de l'implantation et de l'adaptation à ce territoire. Les photographies de Wittenborn sont accompagnées de légendes écrites par Lucie Dumas. Celles-ci, bien que souvent fort à propos et très éclairantes, véhiculent un discours qui finit par devenir surfait par l'abondance d'adjectifs qualificatifs tels que : «exceptionnel», «impressionnant», «grandiose», «majestueux», «spectaculaire»... Bien sûr, ce qui est présenté résulte d'un choix ordonné se-

lon la beauté, la vie traditionnelle... Cependant, le livre présente tout de même les conditions d'existence contemporaines de ces habitants : on y voit des motoneiges, des véhicules tout-terrains et des bateaux à moteur. De plus, ils ne sont pas tous exhibés en vêtements de peaux d'animaux. Ces aspects confèrent à l'ouvrage une aura d'honnêteté, permettant à l'œil de voyager non pas dans le passé, mais bien dans le contemporain de ce territoire, tout en conservant cette subtilité qui fait rêver le lecteur au défi de la survie et de l'exploration du territoire qui nous semble si éloigné, d'un pays autre qui est pourtant le nôtre.

Pascal Huot



Gabriel de Mun. *Un conclave de six mois au milieu du XVIII^e siècle et son résultat imprévu*. Montréal, Guérin, 2003, 122 p.



L'auteur relate le déroulement du conclave durant la vacance du Saint-Siège, entre le 19 février et le 17 août 1740, jour de l'élection-surprise du cardinal Prosper Lambertini, qui prit le nom de Benoît XIV.

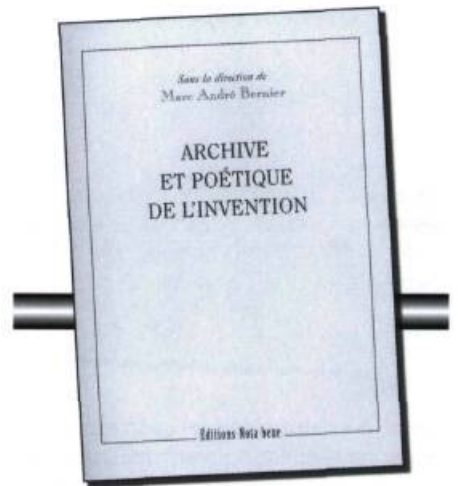
«Nul n'avait songé à Prosper Lambertini avant l'heure où, mis à la tête de la chrétienté, il s'y révéla comme le plus digne.» p. 121.

«Par la supériorité de ses talents, par la distinction de son caractère, par ce qu'il a en lui d'universel et d'achevé, Benoît XIV domine toute l'histoire religieuse de son temps.»

Un intéressant retour aux sources.

Laval Lavoie

Marc André Bernier (dir.). *Archive et poétique de l'invention*. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 262 p.



Publié sous la direction de Marc André Bernier, *Archive et poétique de l'invention* est un ouvrage collectif qui propose une série de réflexions autour de la question de l'archive littéraire québécoise du XVIII^e siècle à nos jours. Bien plus qu'une simple empreinte du passé à valeur exclusivement documentaire ou patrimoniale, l'archive est présentée ici comme «matière et mémoire de l'invention». Véritable porte ouverte sur l'atelier de l'homme de lettres, elle donne à lire les tensions, les hésitations, les amendements, en un mot les transformations qui s'opèrent à l'intérieur d'une écriture en émergence. Les chercheurs réunis dans le cadre de cet ouvrage se sont donné comme objectif d'étudier les conditions de cette émergence en faisant le pari de voir se dégager de leur travail une sorte de «poétique de l'invention».

Les textes sont regroupés selon trois grands axes qui entendent reproduire des moments importants de l'histoire de la vie littéraire du Québec. La première période étudiée constitue en quelque sorte «l'âge de l'éloquence» de la province, alors que les classes de rhétorique du XVIII^e siècle accueillent ceux qui deviendront bientôt les élites de la colonie. L'étude des archives rhétoriques permet de bien comprendre la place déterminante occupée par les arts de l'éloquence dans la culture du Nouveau Monde ainsi que l'importance relative d'une certaine tradition oratoire au sein d'une institution littéraire en plein essor. Le siècle suivant, qui est celui où le Québec lettré s'invente un imaginaire national, est abordé dans les trois textes qui forment la seconde partie du recueil. Ceux-ci s'interrogent sur différents «lieux de mémoire» au

sein desquels il est possible de suivre l'histoire de cette invention : correspondances, premiers périodiques, journaux intimes, mémoires et biographies. La troisième et dernière partie propose quant à elle une approche génétique d'œuvres poétiques ou romanesques du XX^e siècle. Les fonds d'archives d'écrivains (fragments, notes, brouillons, variantes, etc.) recèlent en effet des documents précieux pouvant nous renseigner sur les procédés d'invention qui régissent une esthétique particulière. Comme l'écrit Jacinthe Martel dans son article consacré à la genèse d'un recueil du poète Jacques Brault, l'archive peut être vue comme «le dépôt et le creuset de l'œuvre, sa mémoire et le lieu où elle s'invente».

Les dix contributions qui forment ce recueil, savantes, variées et admirablement documentées, sont cependant d'un intérêt inégal. On retiendra particulièrement celle de Bernard Andrès, qui présente ici l'histoire de son rapport personnel aux archives pendant la rédaction de sa biographie romancée de Pierre de Sales Laterrière, tout comme la réflexion de Pierre Nepveu sur l'œuvre «rapaillée» de Gaston Miron. Quant aux textes qui portent sur l'histoire de la rhétorique et de son enseignement dans le Québec du XVIII^e siècle, remercions-les de mettre au jour un aspect essentiel dans l'histoire de nos lettres, mais dont on a jusqu'à maintenant très peu parlé.

Joël Castonguay-Bélanger



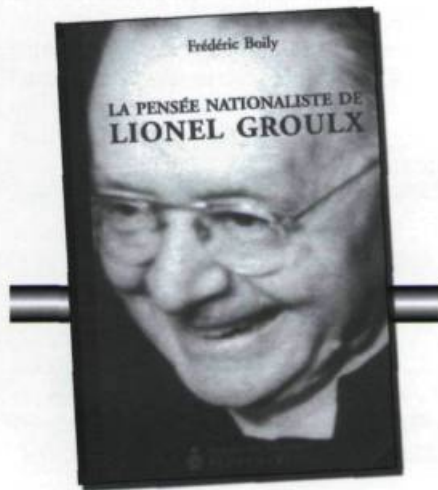
Frédéric Boily. *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2003, 232 pages.

L'essor du nationalisme québécois doit beaucoup à Lionel Groulx. Sorte d'éclairer de l'identité nationale, il eut sa vie durant la préoccupation de faire prendre conscience de la spécificité et de la culture unique de son peuple. Dans *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Frédéric Boily étudie le projet nationaliste de Groulx en apportant un éclairage nouveau sur son aspect politique.

La thèse de Boily a ceci d'intéressant : plutôt que d'analyser la pensée de Groulx sous l'angle du racisme biologique, il l'aborde sous l'angle organiciste. L'auteur démontre que l'ancien directeur de la revue *L'Action française* voyait la nation telle un «individu collectif» et que la culture était, pour Groulx, le véritable fondement de la nation canadienne-française – et non la race prise au sens biologique.

À rebours de l'idée reçue voulant que la pensée de Groulx ait été apolitique, Boily expose que la notion de «politique» était bien présente chez l'auteur de *L'Appel de la race*. Bien qu'en dehors de l'arène politique proprement dite, Groulx intervenait sur le plan de la culture et des idées, menant ainsi «une action sur la culture politique de la nation» (p. 103) : une action «métapolitique». L'histoire, le système d'éducation et les élites étaient ainsi déterminants pour la réussite de son projet de construction nationale.

Boily conclut en soutenant que la pensée de Groulx demeure présente chez certains historiens et intellectuels contemporains. Il trace des parallèles entre la conception organiciste groulxiste de la nation et de l'histoire et celle des historiens et intellectuels d'aujourd'hui, tels Gérard Bouchard, Fernand Dumont et Charles Taylor.



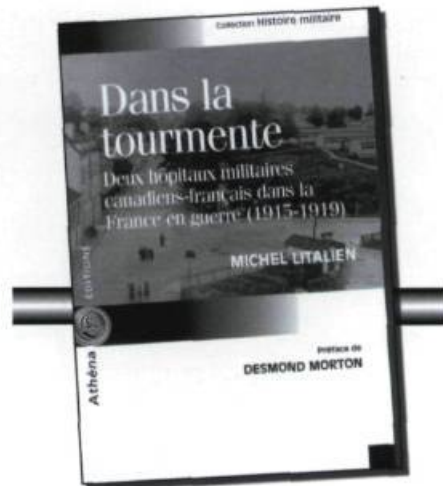
La Pensée nationaliste de Lionel Groulx est une «version remaniée» de la thèse de doctorat de Boily, soutenue en novembre 2000 à l'Université Laval. Et c'est le hic de cet essai : ça sent la thèse. L'analyse de Boily est certes novatrice, par contre le passage de la thèse au livre aurait gagné à être peaufiné davantage afin que l'ouvrage paraisse moins scolaire.

Jean-François Bouchard



Michel Litalien. *Dans la tourmente : deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre (1915-1919)*. Outremont, Athéna, 2003, 162 p.

Pendant la Première Guerre mondiale, deux hôpitaux militaires canadiens-français ont soigné militaires et civils fran-



çais. Michel Litalien raconte ici cette histoire oubliée de l'hôpital général n° 6 (connu sous le nom d'hôpital de l'Université Laval) et de l'hôpital stationnaire n° 4 (canadien-français), plus tard l'hôpital général n° 8.

L'auteur commence avec une présentation de la mobilisation canadienne et du corps médical militaire canadien. Ensuite, il raconte l'histoire fort intéressante de ces deux hôpitaux : leur création, le personnel (les officiers, les infirmières, les sous-officiers, les soldats) et la gestion – surtout en rapport avec quelques problèmes de discipline.

Il complète son texte avec des annexes très détaillées, notamment au sujet des commandants, du contingent original de chaque hôpital, des statistiques sur les cas traités et des tableaux sur les hôpitaux et leurs personnels. De plus, il ajoute des photos fascinantes, la plupart venant de sa collection personnelle.

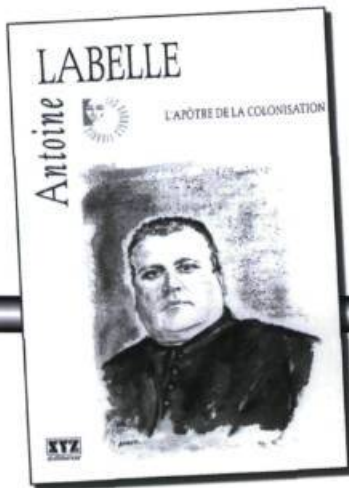
Ce livre offre beaucoup plus qu'une description des institutions militaires. Dans la préface de l'ouvrage, Desmond Morton note que «l'histoire de ces deux hôpitaux fondés à Montréal est une invitation à explorer le parallèle et l'évolution distincte de la médecine et des arts curatifs, en France et au Québec, au cours du premier quart du dernier siècle.»

John MacFarlane



Pierre Couture. *Antoine Labelle. L'Apôtre de la colonisation*. Montréal, XYZ éditeur, 2003, 166 p. + ill. (Coll. «Les grandes figures», 37)

Chantre de la colonisation des Laurentides, dont l'appétit pantagruélique n'a



d'égale que sa corpulence impressionnante, Antoine Labelle (1833-1891), avec sa bonhomie et sa faconde légendaire, mit ses efforts de propagande au service de la prise de possession, de l'implantation et de l'enracinement des Canadiens français en leur territoire national, coupant court ainsi aux injustifiables empiétements de l'élément anglophone. Cette biographie du charismatique curé retrace les faits et gestes marquants du personnage. De ses origines modestes, dont il conserve un langage très éloigné de l'onctuosité ecclésiastique, sentant plus l'atelier et l'étable que la chaire, le jeune Antoine garde en mémoire les sauvages répressions de 1837-1838 et la série d'assassinats judiciaires déguisés en sentences de mort pour ses compatriotes, que lui racontait son père. Ce massacre inexpiable lui restera en souvenir lors de ses actions sociales pour les siens. Après son ordination, en 1856, on suit l'homme dans ses mésaventures d'une paroisse à l'autre jusqu'en 1868, où il sera nommé curé de Saint-Jérôme. Déterminé à développer les Laurentides pour ses compatriotes dans le but avoué d'enrayer l'exode massif des siens vers les États-Unis, il ouvre des terres pour eux dans les Pays-d'en-Haut. La prolifération de ses activités extraparoissiales entraîne le curé, sous le gouvernement d'Honoré Mercier, à occuper le poste de sous-commissaire au département de l'Agriculture et de la Colonisation, où il passe de victoire en défaite.

Le récit évoque les péripéties du curé de l'aventure du chemin de fer, en passant par ses attaques contre le monopole des

marchands de bois et ses expéditions françaises en mission de reconnaissance et de recrutement. Ainsi, toutes ses entreprises seront un plaidoyer contre l'assimilation, dont l'avenir reposait sur la reprise du sol et l'ouverture du Nord à ses compatriotes afin de reconquérir le conquérant. Ce récit biographique est parsemé ici et là d'anecdotes comme un certain soir où le curé se retrouve dans une boîte de nuit où se dévouent des danseuses peu vêtues, ainsi que ses conflits avec M^{re} Édouard-Charles Fabre. L'auteur nous entraîne même après la mort du curé, dans un épilogue où sont relatés les événements entourant l'érection d'un monument en son honneur, statue qui, comme le livre, se veut un hommage à l'homme.

Cet ouvrage renferme également des photos et des illustrations d'archives, ainsi qu'une chronologie et une bibliographie selon l'unité éditoriale qui caractérise la collection «Les grandes figures». D'ailleurs, Pierre Couture n'en est pas à ses premières armes dans cet univers. Il livre ici l'aventure et la mission du géant, énonçant l'ardeur colonisatrice qui fit la gloire du roi du Nord.

Pascal Huot



Louis Cornellier. *Devoirs d'histoire. Des historiens québécois sur la place publique*. Québec, Éditions du Septentrion, 2002, 131 p.

Pour ce recueil, Louis Cornellier a réuni dix-sept articles autographes parus dans le journal *Le Devoir* entre 1998 et 2001. Quinze de ces articles ont été publiés dans la chronique «Essais québécois» du cahier «Livres» de ce quotidien. Ces articles critiquent des ouvrages portant sur l'histoire du Québec dans le but, paraît-il, de nous engager dans le débat relatif à l'avenir de la nation québécoise, par l'analyse de la méthode historique.

Formé en études littéraires, Cornellier goûte en amateur le récit de l'historien. Quoique ayant observé quelques éléments de méthodologie actuels employés dans la profession, on remarque chez lui une confusion à l'égard des termes utilisés par les historiens, par exemple lorsqu'il



est question de la «réalité», de la «subjectivité» ou des «méthodes scientifiques». Ainsi, dans un article intitulé : *Les historiens sont-ils des idéologues?*, Cornellier s'étonne qu'un historien puisse admettre une part de subjectivité dans sa méthode tout en renonçant à émettre des opinions personnelles. Inexpérience, malentendu ou mauvaise foi du journaliste? Pour lui, il s'agit d'un manque de courage de la part des historiens...

Il ne s'agit donc pas ici d'une réflexion sur la méthodologie en histoire mais d'une opinion intime, sentimentale et nationaliste en réaction à la lecture d'ouvrages récents dans le domaine de l'histoire québécoise (*Mythes, mémoire et mensonges* d'Esther Delisle, *Faire de l'histoire au Québec* de Ronald Rudin, *Le Passé composé* de Serge Gagnon, etc.). Domage de constater chez l'auteur l'absence d'une véritable interrogation sur la manière dont, jusqu'à présent, la notion d'identité culturelle apparaît dans les ouvrages traitant de l'histoire du Québec. Il aura choisi de jouer du pathos à propos de cette «réalité nationale à la fois fragile et forte» (p.18), plutôt que d'adopter une attitude d'ouverture vers l'identification de caractéristiques permettant de tracer un portrait convaincant d'une réalité en mouvement.

Annie d'Amours



Joyeuses fêtes

